

LE DEVOIR

Vol. XCIV N° 63

LE LUNDI 24 MARS 2003

87c + TAXES = 1\$



FRED PROUSER REUTERS

Susan Sarandon a fait le signe de la paix en arrivant au Théâtre Kodak en compagnie de Tim Robbins, hier soir, à Hollywood.

75^e Soirée des Oscars

Chicago couronné six fois devant un parterre tendu

Il obtient l'Oscar du meilleur film, mais Le Pianiste le talonne avec trois prix majeurs

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Les troupes américaines avaient beau bombarder Bagdad, le Théâtre Kodak tenait hier soir à Hollywood le salon de ses 75^e Oscars. Un salon funéraire, s'il faut en croire le noir des robes de la plupart des dames et la lourdeur de l'atmosphère, mais salon tout de même. Sans le bouillant Michael Moore, lauréat du meilleur documentaire pour son remarquable *Bowling for Columbine* dénonçant le lobby des armes, cette soirée eût été surtout morne. «*Nous sommes contre cette guerre, monsieur Bush. Honte sur vous!*» a lancé le brave Robin des bois de l'Amérique, en procurant à la cérémonie son vrai moment d'énergie et de révolte. Mais plusieurs voix ont affiché leur tristesse et leur désaccord devant les offensives guerrières des États-Unis.

C'est bel et bien *Chicago* de Rob Marshall, la comédie musicale au rythme d'enfer, qui a remporté

VOIR PAGE A 12: CHICAGO

« La plus dure journée »

- Une dizaine de soldats américains ont été tués dans le sud de l'Irak; cinq autres ont été faits prisonniers
- La Coalition doit atteindre Bagdad demain



BRIAN MYLES
LE DEVOIR

L'armée irakienne a démontré sa capacité de résistance, hier, lors de violents combats dans la région de Nassiriah qui se sont soldés par la capture d'au moins cinq soldats américains et la mort d'une dizaine d'entre eux; des entrevues de Marines hébétés diffusées par la chaîne Al-Jazira, en violation avec la Convention de Genève, ont suscité l'ire du président des États-Unis, George W. Bush, menaçant de poursuivre pour crimes de guerre ceux qui maltraiteraient les prisonniers. La coalition demeure optimiste et satisfaite du déroulement de «l'opération Liberté de l'Irak» et prévoit marcher sur Bagdad, soumise à un déluge de feu, dès demain.

Les principaux affrontements sont survenus dans le sud du pays, à Oumm Kasr, Nadjaf, Bassorah et Nassiriah, le commandement central avouant qu'il avait connu «la plus dure journée de combats» depuis le début de la guerre jeudi.

À Nassiriah (sud-est), les Marines sont tombés dans un piège tendu par des soldats irakiens qui ont fait semblant de se rendre en brandissant un drapeau blanc avant d'ouvrir le feu. D'autres militaires irakiens ont également déjoué la vigilance des G.I. en se faisant passer pour des civils. Les Marines ont accusé d'importantes pertes alors qu'ils essayaient de traverser des ponts sur l'Euphrate, a rapporté un journaliste de Reuters.

Le Pentagone a fait état d'un bilan officiel de «moins de dix morts» et «douze portés disparus», sans en préciser davantage. Selon un communiqué irakien, 25 soldats américains et britanniques ont trouvé la mort lors de ces combats.

Les chaînes de télévision du monde entier ont diffusé les images de cadavres américains ensanglantés et de cinq prisonniers de guerre obtenues par Al-Jazira auprès de la télé d'Etat irakienne. Certains soldats ont été tués de balles en plein front. Trois survivants ont déclaré venir du Texas, et les deux autres du New Jersey et du Kansas. «Je ne suis venu tuer personne. On m'a dit de tirer seulement si on me tirait dessus», a dit l'un de ces soldats qui tremblait et semblait hébété lorsque la télévision irakienne l'a interrogé. «Je suis les ordres», a déclaré un soldat texan pressé de questions sur l'objectif de sa mission.

VOIR PAGE A 12: RÉSISTANCE

Lire aussi en pages B1, B2 et B3

■ L'offensive s'organise sur le front nord de l'Irak

■ Rumsfeld, le bagarreur qui veut venger l'Amérique humiliée

■ Washington accuse une firme russe d'aider l'Armée irakienne



REUTERS

La chaîne de télévision Al-Jazira, du Qatar, a montré hier les cadavres de soldats américains tués dans une embuscade à Nassiriah (photo du haut). Ci-dessus, des soldats polonais neutralisent des combattants irakiens dans le port d'Oumm Kasr (sud).

PERSPECTIVES

Un dimanche en campagne

Visiblement, ça agaçait Bernard Landry. Son veston avait vraiment l'air trop serré, disaient les experts en communication. Avait-il engraisé? Ça risquait de faire un très mauvais effet auprès de l'électorat féminin.

La coupable, a-t-il protesté, est cette maudite batterie, qu'on le condamne à porter du matin au soir pour alimenter le micro du cinéaste Jean-Claude Labrecque, qui le suit pas à pas depuis le début de la campagne, pour tourner un film dont le titre provisoire est *À grandeur d'homme*.

Durant tout le voyage qui l'a mené à de Montréal à Gatineau, hier, c'est le seul petit signe d'impatience qu'il ait manifesté. Le premier ministre avait eu l'amabilité de m'accueillir à bord de son autobus de campagne et ces quelques heures passées en sa compagnie m'ont inspiré une grande sympathie pour mes collègues qui assurent la couverture quotidienne de sa tournée. Rien ne semble pouvoir le faire descendre du nuage sur lequel il est juché depuis le début de la campagne. Dans l'état d'esprit où il se trouve, il aurait fallu bien plus qu'une douzaine de manifestants, même conduits par l'infatigable Bill Clennett, pour le démonter.

Pendant des années, M. Landry a fait la leçon aux journalistes. Rares sont ceux qui n'ont pas eu à subir ses foudres un jour ou l'autre. Hier matin, il a commencé son point de presse en distribuant les fleurs.

VOIR PAGE A 12: DIMANCHE

L'ENTREVUE

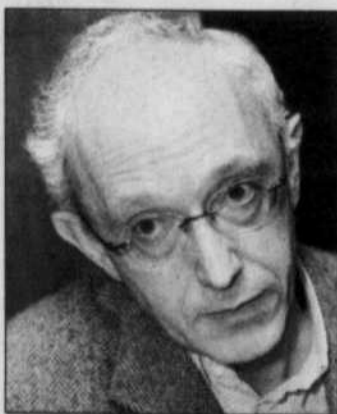
Quand la raison déraisonne

Auteur des *Décisions absurdes*, Christian Morel se fait sociologue des «erreurs radicales et persistantes»

ÉRIC DESROSIERS
LE DEVOIR

La mer est calme. La visibilité parfaite. La trajectoire des deux navires les amènera à se croiser lentement à bonne distance l'un de l'autre. Le pilote de l'un d'eux est toutefois pris d'un doute et change de cap pour éviter tout risque. La manœuvre incite l'autre navire à corriger sa propre course. Le premier se rend compte qu'on a mal interprété ses intentions et exagère sa bifurcation. Mais le second va du même côté, comme si un esprit maléfique avait aimanté les deux vaisseaux. Et le naufrage qui ne devait pas avoir lieu se produit.

Il fallait sans doute cet homme tranquille, aux manières appliquées d'un premier de classe dont les cheveux auraient seulement



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Christian Morel, directeur des ressources humaines chez Renault.

ner inéluctablement vers l'erreur et de nous y maintenir envers et contre tout bon sens.

Directeur des ressources humaines chez Renault et auteur de l'ouvrage *Les Décisions absurdes* (Gallimard), le Français Christian Morel se fait sociologue de ces «erreurs radicales et persistantes» qui ont mené dans le passé à des drames spectaculaires comme l'explosion de la navette *Challenger* ou l'écrasement d'avions de ligne, mais qui empoisonnent souvent aussi, beaucoup plus discrètement, notre vie de tous les jours au travail ou à la maison.

«Beaucoup de sociologues ont étudié les décisions médiocres, expliquait l'auteur de sa voix douce et posée lors d'un récent passage au Québec. Il y a aussi eu beaucoup de travaux sur les erreurs dans les organisations.

blanchi depuis le temps, pour chercher à expliquer comment la raison s'égare, dérape et s'emballé, parfois, au point de nous me-

VOIR PAGE A 12: MOREL

PRODUCTION PORCINE

Le purin pourrait être traité en circuit fermé, dans les parcs industriels

■ À lire en page A 7

24^e SALON DU LIVRE DE L'OUTAOUAIS
26 AU 30 MARS 2003
SOUS LA PRÉSIDENTE D'HONNEUR DE NAÏM KATTAN
AU PALAIS DES CONGRÈS DE GATINEAU, SECTEUR HULL
RENSEIGNEMENTS: (819) 77-LIVRE www.slo.qc.ca

INDEX

Annonces..... B5	Idées..... A11
Avis publics.. B4	Météo..... B5
Convergence. B7	Mots croisés. B4
Culture..... B8	Religions..... B6
Économie..... A9	Sports..... B5
Éditorial..... A10	Télévision..... B7
Guerre..... B1	

ÉLECTIONS 2003

À LIRE EN PAGES A 2, A 3, A 4 ET A 11

- Un médecin de Sherbrooke recruté par le PLQ pour panser les plaies du réseau de la santé
- Bernard Landry se fait talonner par les démunis
- La chronique de Michel Venne: Le nouvel enjeu



7 8313 00064 1

• LES ACTUALITÉS •

La production porcine pourrait bientôt quitter les campagnes pour... les parcs industriels

De nouvelles technologies permettent de traiter le purin de porc en circuit fermé plutôt que d'avoir recours aux épandages dommageables pour l'environnement

LOUIS-GILLES FRANCOEUR
LE DEVOIR

Il est dorénavant possible de produire du porc sur une haute échelle, sans rejet aquatique, sans odeur et avec peu ou pas de gaz à effet de serre, dans des équipements qu'on pourrait sortir des campagnes pour les implanter plutôt dans des parcs industriels urbains ou péri-urbains parce qu'il est désormais possible de traiter les lisiers en circuit fermé sans avoir à recourir aux épandages si dommageables aux cours d'eau et au nez des ruraux.

C'est ce qu'affirme Camil Dutil, le président de la société Envirogain, une société qui produit un des trois systèmes actuellement disponibles au Québec. Ce système permet de traiter tout le purin d'une porcherie en circuit fermé avec probablement moins d'émissions polluantes que la plupart des usines conventionnelles de nos régions industrielles, dit-il chiffres à l'appui.

Beaucoup de visiteurs étrangers, qui ont visité la semaine dernière l'impressionnant Salon des technologies environnementales des Amériques (Americana), ont d'ailleurs pu obtenir une vaste documentation non seulement sur les produits d'Envirogain mais aussi sur le procédé Biosor, mis au point par le Centre de recherches industrielles du Québec, une société d'État. Avec les nouvelles normes publiées l'été dernier, le gouvernement permettra la production porcine dans les régions en surplus aux producteurs qui accepteraient de traiter leur lisier au lieu de l'épandre.

Carole Parent, ingénieure chimiste au CRIQ, abonde d'ailleurs dans le sens de M. Dutil: «L'idée d'implanter désormais les grandes productions porcines en milieu industriel est une idée dont nous discutons de plus en plus entre nous. C'est sûrement une orientation que les industriels de ce secteur devraient regarder très sérieusement et rapidement car c'est un virage que permet désormais la technolo-

gie. Il se pourrait bien que l'avenir soit justement à ces grandes productions de nature industrielle et aux toutes petites productions à valeur ajoutée, plus adaptées peut-être au milieu rural. Ce sont là des hypothèses qu'il faut examiner sérieusement.»

Zones agro-industrielles

Camil Dutil ajoute de son côté que les Américains songent de plus en plus sérieusement à déplacer les productions porcines dans des secteurs territorialement spécialisés, comme les parcs industriels. Il n'est pas sûr, dit-il, qu'il soit possible de concentrer un grand nombre de grands établissements porcins dans un même parc industriel en raison du risque d'intercontamination en cas de maladies. Mais il se pourrait, si le nombre de ces établisse-

ments n'est pas trop élevé, qu'il soit possible d'en implanter dans nos parcs industriels actuels. L'autre possibilité, dit-il, c'est d'utiliser les zones actuelles à fortes concentrations de produc-

tion porcine et les désigner comme zones «agro-industrielles» spécialisées.

A partir du moment, ajoute M. Dutil, où les volumes de production n'exigent plus des surfaces disponibles proportionnelles, il suffit d'apporter par camion la nourriture aux porcheries industrielles et de traiter en circuit fermé la totalité de leurs déjections. La concentration des équipements de production dans de véritables parcs agro-industriels serait d'autant plus bénéfique, ajoute-t-il, qu'on pourrait continuer de concentrer dans une même région l'expertise, la nourriture, les abattoirs, etc.

«Je ne pense pas, compte tenu des nouvelles possibilités technologiques, conclut M. Dutil, que ce soit une bonne stratégie de disperser la production porcine dans des régions comme l'Abitibi, le Saguenay et le Bas-Saint-Laurent qui pourraient se spécialiser dans d'autres productions, comme tenu de leurs atouts particuliers. Comme la production laitière, par exemple.»

Trois technologies différentes

Le système Envirogain permet un traitement en circuit fermé, qui permet la réutilisation de l'eau jusqu'à quatre fois par jour avec traitement en continu entre chaque utilisation. Au bout de la chaîne, le purin est transformé en granules qui forment un engrais naturel d'autant plus intéressant qu'il est riche en matière organique. On vient de découvrir que cet engrais solide agit comme antifongique dans la plupart des cultures. Cet engrais, néanmoins riche en azote et phosphore, peut avantageusement servir dans des

soils pauvres comme ceux utilisés pour la culture de pommes de terre, par exemple.

De son côté, le système Biosor mis au point par le CRIQ extrait l'eau fort abondante du purin — jusqu'à 80 % du volume total — et la traite à travers un ou plusieurs filtres biologiques, ce qui permet de l'utiliser ensuite à des fins d'irrigation, par exemple. Les solides du purin, qui s'accumulent pendant ce temps au fond de la fosse traditionnelle, demeurent disponibles pour épandage sur place. On peut aussi en tirer un compost ou des boulettes.

Quant au système BIOTERRE, il mise sur une digestion anaérobie (sans air) pour produire du méthane. Ce combustible peut servir à brûler ou à sécher le purin, ou encore pour produire de l'électricité vendue au réseau public, comme on le fait en Allemagne ou au Danemark avec des procédés apparentés. Ou on peut tout simplement le compostier ou l'épandre, selon les besoins de chaque ferme.

Ces nouvelles porcheries seraient moins polluantes que la plupart des usines conventionnelles

Étude publiée dans la revue Science

Les saumons élevés en captivité seraient peu adaptés à la vie dans l'océan

GREG JOYCE
PRESSE CANADIENNE

Vancouver — Une nouvelle étude laisse entendre que les programmes d'élevage de saumons en captivité provoquent une réduction de la taille des œufs des poissons et laissent ces derniers peu adaptés à la vie dans l'océan, redonnant du même coup de poids aux préoccupations entourant leur utilité.

Toutefois, un spécialiste du ministère fédéral des Pêches et des Océans, Terry Beacham, met en doute les conclusions de

cette étude, récemment publiée dans un magazine scientifique, estimant insuffisantes les données appuyant le propos de ses auteurs.

Dans l'article, contenu dans le présent numéro de Science, les chercheurs affirment que le fait d'élever les saumons dans un environnement inoffensif les prépare mal à la vie dans leur habitat naturel.

«En les plaçant dans un environnement inoffensif, ils se retrouvent dans un état tel que s'ils retournaient dans la nature, ils ne pourraient rivaliser avec suc-

cès avec les saumons sauvages et ils ne survivraient probablement pas», affirme Daniel Heath, professeur à l'Université de Windsor, en Ontario, et spécialiste des questions de conservation génétique.

L'étude — menée par M. Heath, son frère John, à la tête d'une pisciculture de saumon sur l'île de Vancouver, et trois autres spécialistes — porte tout particulièrement sur le saumon quinnat. Ses conclusions pourraient s'appliquer non seulement à toutes les espèces de saumon, mais probablement à n'importe quel ani-

mal élevé en captivité, croit cependant Daniel Heath.

Un saumon issu d'un œuf de petite taille «ne s'en tirerait pas bien» en pleine nature, avance M. Heath, reconnaissant toutefois qu'il n'existe pas de «données précises» à ce sujet.

L'étude laisse également entendre — ce que conteste le spécialiste du ministère des Pêches et des Océans — que cette conclusion ne s'applique pas qu'aux saumons élevés en captivité, mais aussi aux saumons sauvages nés dans les couvoirs du gouvernement fédéral.

Entente entérinée à TVA

PRESSE CANADIENNE

C'est à 89,6 % que le personnel montréalais du télédiffuseur TVA a entériné hier l'entente de principe intervenue avec l'employeur le 14 mars dernier.

La nouvelle convention collective inclut des clauses permettant de limiter la sous-traitance, de protéger les emplois et d'assurer le rôle de producteur de TVA. De plus, des mécanismes ont été mis en place pour lutter contre la précarité en rendant automatique dans certaines conditions l'ouverture de postes permanents.

Les employés temporaires auront un droit de rappel par ancienneté. Ils obtiennent un pourcentage des bénéfices marginaux. La convention prévoit une aug-

mentation de salaire de 8,77 % à la signature et des hausses pouvant aller de 2 à 3 % selon l'indice des prix à la consommation, pour les années 2004 et 2005.

Pour les journalistes et les réalisateurs, la convention prévoit également des clauses spécifiques à la déontologie de leur travail et des dispositions qui permettent de garantir l'indépendance journalistique.

D'une durée de six ans, le nouveau contrat prendra fin en décembre 2005.

Il s'agit de la première convention collective pour l'ensemble des 650 employés de TVA à Montréal, depuis la fusion des quatre anciens syndicats en l'an 2000. Ils sont maintenant membres du Syndicat canadien de la fonction publique.

Territoire desservi Section de vote* Adresse de la commission

*Le numéro de votre section de vote est indiqué sur votre avis d'inscription.

Circonscription : SAINT-LAURENT

Montréal, v	1 à 42 49 à 64	Église Notre-Dame-du-Bel-Amour 7040, boulevard Gouin Ouest Montréal
Montréal, v	43 à 48 65 à 71 81 à 86 93 à 119 136	Centre des loisirs de Saint-Laurent 1375, rue Grenet Montréal
Montréal, v	72 à 80 87 à 92 134 et 135 137 à 151 158 et 159	3333 Côte Vertu 3333, boulevard de la Côte-Vertu Montréal
Montréal, v	120 à 133 152 à 157 160 à 171	Bureau du directeur du scrutin 770, boul. Décarie (Saint-Laurent) Montréal

Circonscription : TAILLON

Longueuil, v	1 à 53	Bureau du directeur du scrutin 3690, chemin de Chambly Longueuil
Longueuil, v	54 à 67 145 à 173	CHSLD Mgr-Coderre 2761, rue Beauvais Longueuil
Longueuil, v	68 à 101 128 à 141	Centre sportif du cégep 260, rue De Gentilly Est Longueuil
Longueuil, v	102 à 127 142 à 144 174 à 183	CHSLD René-Lévesque 1901, rue Claude Longueuil

Circonscription : VERDUN

Montréal, v	1 à 40	Centre culturel de Verdun 5955, rue Bannantyne Montréal
Montréal, v	41 à 80	Centre communautaire Marcel-Giroux 4501, rue Bannantyne Montréal
Montréal, v	81 à 116	Bureau du directeur du scrutin 3901, rue Bannantyne (Bureau 101) Montréal
Montréal, v	117 à 150	Centre communautaire Elgar 260, rue Elgar Montréal

Circonscription : VIAU

Montréal, v	1 à 37	Résidence Emmaüs 9400, rue Irène-Joly Montréal
-------------	--------	--

Territoire desservi Section de vote* Adresse de la commission

*Le numéro de votre section de vote est indiqué sur votre avis d'inscription.

Circonscription : VIAU

Montréal, v	38 à 47 51 à 55 127 à 145	Bureau du directeur du scrutin 3565, rue Jarry Est, suite 108 Montréal
Montréal, v	48 à 50 90 à 126	Résidence Gabriel-Sagard 3001, rue Everett Montréal
Montréal, v	56 à 89	Centre communautaire des aînés St-Michel 3780, rue Villery Montréal

Circonscription : VIMONT

Laval, v	1 à 35	Centre communautaire Champfleury 2585, boulevard des Oiseaux Laval
Laval, v	36 à 67	Cap Vie 367, Sainte-Rose (Sainte-Rose) Laval
Laval, v	68 à 92	École Horizon-Jeunesse 155, boulevard Sainte-Rose Est Laval
Laval, v	93 à 115	Bureau du directeur du scrutin 4650, Laurentides, app. 425 (Vimont) Laval
Laval, v	116 à 173	Centre communautaire Vimont 1900, rue Bédard Laval

Circonscription : WESTMOUNT—SAINT-LOUIS

Montréal, v	1 à 55	Centre d'accueil St-Margaret 50, avenue Hillside (Westmount) Montréal
Montréal, v	56 à 85	Wilson Hall 3506, rue University Montréal
Montréal, v	86 à 118	Centre Dollard-Cormier 3590, rue Saint-Urbain Montréal
Montréal, v	119 à 148	Bureau du directeur du scrutin 2155, rue Guy, bureau 1000 Montréal



LE DIRECTEUR GÉNÉRAL
DES ÉLECTIONS DU QUÉBEC

Parce qu'un vote, ça compte

LE DEVOIR

ACTUALITÉS

DIMANCHE

SUITE DE LA PAGE 1

Au *Journal de Montréal* pour son illustration graphique des opérations militaires en Irak. A *La Presse* pour son cahier sur la conciliation famille-travail. Eh non, il n'y avait rien pour *Le Devoir*!

C'est plutôt dans la distribution de la matière à nouvelles qu'il est devenu radin. Prenez, par exemple, la question de la souveraineté sur laquelle on s'était rabattu en désespoir de cause. Quand un nouveau gouvernement péquiste présenterait-il son «plan national de transition»? Réponse: «En temps et lieu.» A quoi faut-il s'attendre exactement? «Je vais faire de mon mieux.» Même chose en ce qui concerne la proposition de tenir les élections à date fixe: «Mon idée n'est pas encore faite.»

Chantal Renaud s'amuse énormément de ce petit jeu. «De souris, il est devenu chat», dit-elle. L'attaché de presse du premier ministre, Hubert Bolduc, lui a tout de même suggéré de retenir ses éclats de rire en attendant ses réponses.

L'environnement étant le thème officiel de la journée, André Boisclair était aussi du voyage à Gatineau et il était d'humeur combative, pressant son chef de reprendre là où il les avait laissées la veille ses attaques contre Jean Charest sur la question des défusions, en insistant particulièrement sur son statut de résident de Westmount. Hubert Bolduc paraissait sceptique; alors que le chef du PLQ avait lui-même multiplié les attaques personnelles en début de campagne, était-il bien venu de le transformer en victime?

A Gatineau, Sylvain Simard, ministre responsable de l'Outaouais, se joint à la tournée. Il avait une autre bonne raison de conseiller à M. Landry d'y aller mollo à propos des députés qui ne trouvaient pas dans leur circonscription: il fait lui-même la navette entre Sorel et Gatineau chaque semaine. En fait, si les libéraux dressaient la liste de tous les ministres habitant hors de la circonscription qu'ils représentent à l'Assemblée nationale, ça pourrait devenir assez gênant.

A mesure qu'on approche le débat des chefs, André Boisclair a suggéré de se concentrer sur les lacunes du cadre financier du PLQ. Il a lui-même donné l'exemple en démontrant ce que signifierait concrètement le gel du budget du ministère de l'Environnement au cours des cinq prochaines années. D'autres démonstrations du genre sont à prévoir au cours des prochains jours.

On ne peut pas dire que M. Landry mène sa campagne à un train d'enfer. Il est vrai que le PQ n'a pas grand-chose à espérer en Outaouais, mais deux petits points de presse et une assemblée en fin d'après-midi, c'est un peu pépère. En soirée, il soupait au restaurant avec sa fille, son gendre et ses deux petites-filles, dont la désormais célèbre Clémentine. Il a même eu le temps de s'inviter pour l'après chez Sylvain Simard, qui s'est aussitôt rué sur son téléphone cellulaire: «Chérie, devine qui vient nous voir...»

La bonne tenue de son parti dans les sondages n'est sûrement pas étrangère à cette nouvelle sérénité, mais M. Landry est également un homme rassuré. Peu importe le résultat des élections, il sait maintenant qu'il ne passera pas à l'histoire comme le fossyeur du PQ.

mdavid@ledevoir.com

Avis aux lecteurs

Exceptionnellement, la liste des fonds communs de placement n'est pas publiée aujourd'hui.

LE DEVOIR

Les bureaux du *Devoir* sont situés au 2050, rue De Bleury, 9^e étage, Montréal (Québec), H3A 3M9 ☎ Place-des-Arts Ils sont ouverts du lundi au vendredi de 8h30 à 17h. Renseignements et administration: (514) 985-3333

Le site Internet du *Devoir*: www.ledevoir.com

La publicité

Au téléphone (514) 985-3399
Par télécopieur (514) 985-3390
Extérieur de Montréal 1-800-363-0305 (sans frais)

Les avis publics et appels d'offres

Au téléphone (514) 985-3344
Par télécopieur (514) 985-3340
Par courriel avisdev@ledevoir.com

Les petites annonces et la publicité par regroupement

Au téléphone (514) 985-3322
Par télécopieur (514) 985-3340

Service à la clientèle et abonnements

Au téléphone (514) 985-3355
du lundi au vendredi de 7h30 à 16h30
Par télécopieur (514) 985-5967
Par courriel abonnements@ledevoir.com
Extérieur de Montréal 1-800-463-7559 (sans frais)

Le Devoir peut, à l'occasion, mettre la liste d'adresses de ses abonnés à la disposition d'organisations reconnues dont la cause, les produits ou les services peuvent intéresser ses lecteurs. Si vous ne souhaitez pas recevoir de correspondance de ces organisations, veuillez en aviser notre service à la clientèle.

Le Devoir est publié du lundi au samedi par Le Devoir Inc. dont le siège social est situé au 2050, rue De Bleury, 9^e étage, Montréal, (Québec), H3A 3M9. Il est imprimé par Imprimerie Québec St-Jean, 800, boulevard Industriel, Saint-Jean-sur-Richelieu, division de Imprimeries Québec Inc., 612, rue Saint-Jacques Ouest, Montréal. L'Agence Presse Canadienne est autorisée à employer et à diffuser les informations publiées dans *Le Devoir*. *Le Devoir* est distribué par Messageries Dynamiques, division du Groupe Québec Inc., 900, boulevard Saint-Martin Ouest, Laval. Envoi de publication — Enregistrement n° 0858. Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec.

RÉSISTANCE

SUITE DE LA PAGE 1

Ces interviews violent la Convention de Genève, qui interdit à l'article 13 la diffusion d'images de prisonniers de guerre afin de les protéger contre les actes de violence, l'intimidation, les insultes et la curiosité publique. Les chaînes de télé américaines ont fini par s'autocensurer à la suggestion du secrétaire à la Défense, Donald Rumsfeld, en refusant de montrer ces images dramatiques.

Le président américain, George W. Bush, a sommé Bagdad de traiter les prisonniers «avec humanité». «Si non, ceux qui maltraitent les prisonniers seront traités comme des criminels de guerre», a-t-il déclaré.

M. Bush a rappelé que la chute de Saddam Hussein prendrait «un peu de temps» et que la coalition n'en était «qu'au début d'un rude conflit» dont l'issue ne fait aucun doute. Malgré les poches de résistance rencontrées ce week-end par la coalition, le dictateur irakien «est en train de perdre le contrôle de son pays», a assuré M. Bush.

La marche sur Bagdad

La tactique de la coalition consiste à se rendre à Bagdad le plus vite possible, quitte à éviter l'affrontement dans les villes du sud. Le Pentagone a annoncé samedi que les militaires contourneraient Nassiriah, un nœud ferroviaire et routier stratégique sur la route de Bagdad. Les troupes n'ont pas plus l'intention d'entrer à Bassorah, où les milices armées de fusils AK 47 et de lance-grenades présentent un risque permanent d'embuscade mortelle. Les troupes anglo-américaines maintiennent enfin le contrôle du port d'Oumm Kasr, bien que des combats à l'artillerie y fassent toujours rage en raison de la présence d'éléments de la Garde républicaine, rempart du régime de Saddam Hussein.

Les forces anglo-américaines se trouvaient hier à «100 ou 150 km» de la capitale, selon un correspondant

CHICAGO

SUITE DE LA PAGE 1

hier les gros des statuettes (six): Meilleur film, meilleure actrice de soutien à Catherine Zeta-Jones en flamboyante artiste de cabaret, meilleure direction artistique, meilleurs costumes, meilleur montage, meilleur son. La comédie musicale est un genre boudé à l'heure des Oscars mais *Chicago* était le seul des films en lice à afficher une bonne humeur en ces temps troublés. Et rien ne pouvait faire plus contraste avec la fracas des missiles sur les chaînes concurrentes (et en vrai sur le sol irakien) que cette fantaisie de danse et de musique dominant la course aux Oscars.

Il y eut saupoudrage de prix et plusieurs lauriers importants ont échappé à Chicago au profit des grands rivaux de la soirée. On l'a déjà dit: cette année était un millésime, côté cinéma, avec d'excellents films dans la course. Le boulevardant *Pianiste* de Roman Polanski (palme d'or de Cannes) a valu au cinéaste polonais l'Oscar du meilleur réalisateur... en son absence parce qu'il est passible de prison aux États-Unis pour détournement de mineure. *Le Pianiste* remporte aussi la statuette du meilleur scénario adapté et vaut à Adrien Brody l'Oscar du meilleur acteur pour sa fabuleuse interprétation d'un musicien balayé par le vent de l'Holocauste. «Je remporte mon prix dans une époque très triste», a-t-il dit, en dénon-

çant la guerre. Brody laisse sur le carreau Jack Nicholson, jugé favori dans cette catégorie pour son personnage de retraité solitaire dans *About Schmidt*.

Nicole Kidman qu'on avait vu, méconnaissable sous son faux nez, incarner la romancière Virginia Woolf dans le complexe et brillant *The Hours* de Stephen Daldry a remporté l'Oscar de la meilleure actrice, devançant Julianne Moore, Salma Hayek, Diane Lane et Renée Zellweger. Elle aussi fit allusion aux temps difficiles que le monde traverse.

L'admirable *Parle avec elle* de Pedro Almodovar a valu au cinéaste espagnol, (qui reçut l'an dernier l'Oscar du meilleur film en langue étrangère pour *Tout sur ma mère*) le laurier du meilleur scénario original. Sur sa tribune, il a appelé à la démocratie et au respect de l'égalité internationale.

Steve Martin, l'animateur de la soirée, y est allé de petites plaisanteries de circonstance, mais sa nervosité était palpable et la vitesse d'exécution de cette cérémonie un peu honteuse d'elle-même remporta tous les records de brièveté.

Le violent et puissant *Gangs of New York* de Martin Scorsese, abordant la fondation de New York à travers les rivalités de clans, parti avec dix nominations, n'a rien râlé et fit sans contredit le grand pendant de la soirée, malgré le souffle et la puissance de son film sanglant.

L'Oscar du meilleur acteur de soutien revint à Chris Cooper pour son rôle dans le remarquable *Adaptation* de Spike Jonze.

Catherine Zeta-Jones chanta sur la musique de *Chicago*, le ventre lourd de sa grossesse presque à terme, aux côtés de Queen Latifah, en noir elle aussi. L'ébène était donc de mise chez les dames, ou à tout le moins des tenues sobres à quelques exceptions près (dont Renée Zellweger, en flamme dans sa robe rouge). Les décors se voulaient à l'égyptienne, kitsch mais relativement élégants. En substance, le gratin de Los Angeles s'était passé le mot: assistons à la cérémonie, soit, mais avec des vêtements de circonstance. Chacun avait 45 secondes pour s'exprimer, histoire d'éviter les virulents discours.

Le spectaculaire *Lord of the Rings: The Two Towers* repart avec les Oscars des meilleurs effets visuels et du meilleur montage sonore. Son cinéaste Peter Jackson avait refusé de se présenter en période de guerre.

A Road to Perdition de Sam Mendes reçoit la statuette des meilleures images. Celles des meilleurs maquillages et de la meilleure musique ont couronné l'intéressant *Frida* de Julie Taymor sur l'artiste mexicaine. Eminem, Jeff Bass et Luis Resto ont râlé l'Oscar de la meilleur chanson pour *Lose Yourself* dans *8 Mile*.

C'est le film allemand *Nowhere in Africa* de Caroline Link qui a remporté l'Oscar de meilleur film en langue étrangère... en l'absence de la cinéaste. Quelques lauriers en vrac: Meilleure animation, *Spirited Away*. Meilleur court métrage animé: *The Chubbchubbs* d'Eric Armstrong, meilleur court métrage de fiction: *The Charming Man* Martin Strange Hamsun et Mia Andraesen. Meilleur court métrage documentaire *The Twin Towers*.

MOREL

SUITE DE LA PAGE 1

Mais il y avait un créneau qui me semblait peu exploré: celui des erreurs extrêmes dans lesquelles les gens entrent et persévèrent avec détermination. Pas ces erreurs que l'on commet par inattention, ou parce qu'on agit dans la précipitation, mais celles que l'on commet dans le calme et la réflexion.

Christian Morel en cite des dizaines dans son ouvrage. Il y a la décision fatidique du lancement de la navette *Challenger* en 1986 en dépit d'avertissements contraignants des ingénieurs. Il y a aussi cet avion de United Airlines qui a tellement retardé son atterrissage afin de s'assurer que son train était bel et bien sorti, qu'il est tombé en panne d'essence au bout d'une heure et s'est écrasé à Portland, aux États-Unis, en 1978.

On retrouve également les histoires moins dramatiques de ces brochures gouvernementales rendues illisibles et inutiles à force d'essayer de plaire à la fois aux experts et au grand public; de cette montre analogique dont seuls les chiffres, mais pas les aiguilles, brillaient dans le noir; ou encore de cette sortie en famille dont personne n'a envie mais que chacun subit en silence de peur de décevoir les autres.

«Ce qu'il y a d'intéressant dans les erreurs extrêmes, explique l'auteur, c'est que l'on voit se dessiner des mécanismes qui ne seraient pas apparus clairement autrement. Un peu comme les névroses et les psychoses qui nous permettent de comprendre l'inconscient. C'est un révélateur.»

Autopsie d'une catastrophe

Les causes de pareilles erreurs peuvent être multiples, note-t-il. Le cas de la tragédie de *Challenger* en illustre plusieurs. Il fut d'abord le fruit de l'ignorance. Celle des concepteurs des joints défectueux des fusées d'appoint, pour qui le climat de la Floride était nécessairement doux et ensoleillé alors qu'il y avait fait -13 °C cette nuit-là. Celle également des administrateurs de la NASA, pour qui les probabilités d'échec d'une telle mission étaient quasi nulles.

Il fut aussi le résultat d'un manque de communication. De la part des ingénieurs, qui avaient l'intuition qu'une défaillance grave risquait de se produire, mais qui n'osaient pas trop en parler faute de données scientifiques pour étayer leurs craintes. De la part des administrateurs également, qui n'osaient pas leur poser trop

de questions de peur de se mêler de choses qui dépassaient leur entendement.

Il y a eu des facteurs techniques; la décision du lancement ayant été prise la veille du départ au terme d'une longue téléconférence au cours de laquelle les différents acteurs n'ont pu réellement se concerter. Il y a eu des facteurs hiérarchiques, le chef de la firme d'ingénieurs ayant fait savoir qu'il était en faveur du lancement avant que ses propres spécialistes n'expriment chacun leur recommandation finale. Il y a eu aussi des facteurs psychologiques liés à la difficulté extrême de s'opposer à un projet lorsqu'il est rendu à son terme. Enfin, il y a eu le déchirement des administrateurs entre leur désir d'assurer le maximum de sécurité aux sept astronautes et leur peur des conséquences économiques et politiques de l'annulation de la mission.

Erreur humaine

La chronique de ce triste événement révèle bien les multiples pièges dans lesquels toute entreprise risque de tomber à partir du moment où la tâche est le moins complexe. «Il n'y a rien de tellement anormal dans l'attitude des gens impliqués dans l'accident de *Challenger*, remarque Christian Morel. C'est la conjonction de toutes ces attitudes qui a mené à une situation absurde. On ne peut pas produire des biens ou des services sophistiqués sans qu'il y ait une extrême division du travail. La division du travail a un potentiel d'efficacité et de richesse extraordinaire, mais en même temps, c'est un facteur d'immense fragilité des décisions.»

Encore faut-il que l'objectif poursuivi soit clair. «Il y a une mystique de l'action dans nos sociétés, pense-t-il. C'est tellement plus satisfaisant, pour l'esprit, de produire de la solution, que, souvent, on ne réfléchit pas assez sur le pourquoi de ces solutions.»

Fils et petit-fils de militaire, Christian Morel a effectué un doctorat en science politique et en sociologie avant de faire le saut dans le secteur privé. «La carrière universitaire m'apparaissait trop lente», confie-t-il. Son passage chez les géants Dunlop et Renault ne lui inspira pas moins, en 1980, un premier traité sur les relations de travail intitulé *La Grève froide*. Resté attaché au milieu universitaire et porté à l'éclatisme, il revient à l'écriture en 2002 avec *Les Décisions absurdes* qui lui vaut deux prix et de bonnes ventes en librairie.

Son expérience professionnelle l'incite à croire que, contrairement aux idées reçues, le secteur privé pourrait être celui qui éprouve le plus de difficulté à corriger ses erreurs radicales et persistantes, et ce, en dépit de la sanction du marché. «Les très grandes entreprises, qui ont

Patriot américain dans la nuit de samedi à dimanche. Les deux membres de l'équipage sont morts, a confirmé le ministère britannique de la Défense.

Au Koweït, un sergent américain récemment converti à l'Islam s'est retourné contre son bataillon en lançant trois ou quatre grenades dans l'une des tentes du camp de la 101^e division aéroportée. Un soldat a été tué et 12 autres blessés. L'auteur de ce fratricide, Asan Akhbar, éprouvait des problèmes disciplinaires. Il est présentement détenu.

Où est Saddam?

Choissant de narguer Washington et Londres, Saddam est apparu une nouvelle fois hier sur les écrans de la télévision irakienne, souriant et détendu au milieu de hauts dirigeants de son régime. Mais pour Donald Rumsfeld, il est impossible de savoir si le dictateur est toujours aux commandes de son armée. S'appuyant sur des rapports des services de renseignement américain, M. Rumsfeld a affirmé que ces images «ont été enregistrées à l'avance au cas où il serait tué ou qu'il ne serait pas en mesure d'accéder à des moyens d'enregistrement».

A Londres, le *Sunday Telegraph* a rapporté hier que le premier ministre Tony Blair a été informé des blessures subies par Saddam Hussein lors de la frappe initiale de mercredi. «Nous avons reçu des informations selon lesquelles Saddam Hussein a quitté les lieux en ambulance», a par la suite déclaré à la BBC Mike O'Brien, le secrétaire d'Etat britannique aux Affaires étrangères.

Selon l'hebdomadaire américain *Newsweek*, cette attaque ciblée contre Saddam a été déclenchée sur la foi d'un renseignement émanant d'un haut responsable irakien, qui a révélé à la CIA que le dictateur passerait la nuit dans un abri souterrain construit sous une maison anonyme d'un quartier résidentiel de Bagdad. L'informateur de la CIA a certifié que Saddam Hussein se trouvait à l'intérieur au moment de l'attaque.

Avec l'Agence France-Presse, Reuters, Libération, le New York Times et CNN.

Manchettes Dossiers Art et plaisir Le Devoir

LE DEVOIR

Vous n'êtes pas d'accord avec une position éditoriale? Réagissez!!!

en soumettant vos commentaires à nos dossiers.

LE DEVOIR

LA GUERRE EN IRAK

ANALYSE

Guerre 101

JEAN-DOMINIQUE
MERCHEZ
LIBÉRATION

Les forces anglo-américaines ont, pour l'instant, choisi d'éviter d'entrer dans Bassorah, la grande ville du sud chiite. Une tactique qui leur sera toutefois difficile de renouveler à Bagdad.

Contourner les villes permet d'aller plus vite. C'est la base de la tactique enseignée dans toutes les écoles de guerre. Selon un correspondant de l'AFP embarqué avec les troupes américaines, les éléments les plus avancés étaient surs après-midi, à «100-150 kilomètres» au sud de la capitale. L'offensive du V^e Corps de l'US Army en direction de Bagdad a débuté dans la nuit de jeudi et vendredi. Il semble progresser par bonds successifs d'environ 150 kilomètres par jour — avec des poses indispensables pour se ravitailler en carburant (un char Abrams consomme deux cents litres par heure). Cette vitesse très élevée a une conséquence: les unités blindées laissent derrière elles de nombreuses poches de résistance qu'elles n'ont pas pris le temps de réduire. Elles les contournent, les bousculent parfois, mais laissent aux troupes de deuxième échelon le soin de finir le travail. D'où les combats qui se poursuivent, par exemple à Nasiriyah, la première ville rencontrée sur l'Euphrate.

Si ce raid dans la profondeur du territoire irakien se poursuit, les troupes américaines seront très bientôt dans les faubourgs de Bagdad. Que se passera-t-il alors? Il est impossible de le dire. L'objectif des militaires est clairement politique: en fonçant sur la capitale, il s'agit de «prouver aux Irakiens que Saddam et son régime sont finis», comme l'a expliqué le secrétaire à la Défense Donald Rumsfeld. «Nous leur avons permis de se promener dans le désert, mais toutes nos villes résisteront» lui a rétorqué hier le vice-président irakien, Taha Yassine Ramadan. Réponse, sans doute, dans les prochains jours.

En attendant, la liquidation des poches de résistance peut prendre du temps, comme on le voit sur la façade maritime de l'Irak. Une partie des soldats irakiens semble décidée à se battre,

alors que la priorité absolue des Américains est de préserver la vie de leurs soldats. Une situation d'autant plus compliquée que les deux armées se trouvent désormais entremêlées.

«Lorsque qu'une unité américaine tombe sur l'ennemi, elle se protège et attend de créer un rapport de cinq contre un avant de repartir à l'assaut», raconte un officier français, qui a été en poste outre-Atlantique. Cette manière de faire remonte à la Seconde Guerre mondiale: de nombreux villages ont été écrasés par l'artillerie lourde ou l'aviation lorsque qu'une section de fantassins allemands s'y étaient retranchés.

Au sud, les Marines et les soldats britanniques tentent de contrôler le littoral, sans aller à Bassorah, une ville d'un million d'habitants à une cinquantaine de kilomètres. Dans cette région du Chatt-al-Arab, les combats se déroulent sur un terrain très difficile, où la mer, le fleuve et la terre se mêlent au milieu des terminaux pétroliers et des infrastructures portuaires. Rien à voir avec les grandes étendues désertiques sur lesquels galopent les chars Abrams et Bradley.

Ces deux grands objectifs terrestres (Bagdad et le littoral) n'épuisent pas les opérations militaires, qui se déroulent en même temps sur trois autres fronts: le nord, l'ouest et les frappes aériennes. Celles-ci se poursuivent intensément. Un millier de missiles de croisière aurait déjà été tirés, avance le Pentagone, sans compter les bombes guidées par laser ou au GPS. La campagne aérienne vise toujours à décapiter le pouvoir et à priver de ses outils de communication et de répression, comme la garde républicaine spéciale.

Aucune évaluation sérieuse n'est pour l'instant disponible, d'autant que l'objectif n'est pas la destruction de chars ou d'avions, mais le collapsus du régime.

Dans l'ouest désertique de l'Irak, connue sous le nom de «zone H», les opérations se poursuivent pour le contrôle de bases aériennes (H2, H3) qui offriraient un «piéd-à-terre» aux Américains dans ce secteur. Le seul à partir les Irakiens pourraient tirer des armes de destruction massive contre Israël.



Saddam Hussein tente d'utiliser ses milices comme des combattants de guérilla. Un combat inégal.

Après la bataille, les restes d'une armée mal préparée

LUKE BAKER
REUTERS

Aux environs de Najaf — Sur la plaine où l'armée américaine a écrasé des combattants irakiens, au sud de la ville sainte de Najaf, les carcasses calcinées de véhicules se mêlent à quelques débris carbonisés.

Les colonnes blindées et l'infanterie américaines ont pris le contrôle de cette plaine dimanche matin après plus de sept heures d'affrontements contre les forces irakiennes, équipées de mitrailleuses montées à l'arrière de pick-ups japonais. Najaf se trouve à 190 km au sud de Bagdad.

Sur la seule route qui traverse la plaine, des véhicules irakiens continuaient de fumer dimanche après-midi. Et des côtes noircies par les flammes étaient les seules parties reconnaissables de trois corps carbonisés dans une voiture stoppée sur le bas côté, dans la poussière.

«Ce n'était pas un combat loyal. Je ne comprends pas pourquoi ils ne se rendent pas», a déclaré le colonel Mark Hildenbrand, com-

mandant du 937^e unité du Génie.

«Quand vous jouez au football à domicile, 3-2 est un score honnête, mais ici, c'est plutôt 119-0», a-t-il ajouté, en expliquant que les pick-ups irakiens n'avaient aucune chance contre les blindés américains.

Se battre en sandales

La bataille a commencé samedi soir quand les forces de la troisième Division d'infanterie américaine poursuivaient leur route vers le nord, en direction de Bagdad.

Les corps irakiens, disposés de part et d'autre de la route, montrent que les miliciens cherchaient à faire tomber les Américains dans une embuscade dans cette plaine, zone stratégique sur la rive ouest de l'Euphrate.

L'avant-garde américaine a été prise sous le feu irakien avant que les blindés et l'infanterie, épaulés par l'aviation, n'entrent en action.

«Les blindés ont supprimé les véhicules des miliciens puis l'infanterie a dégagé la zone à pied, lentement mais sûrement», explique le lieutenant-colonel Bernie Lindstrom du 937^e.

«Les tirs et les explosions ont

commencé à retentir vers 21h et la zone n'a pas été totalement sécurisée avant quatre heures ou cinq heures ce matin. A un moment, cela a été très violent».

Pour Hildenbrand, Saddam Hussein tente d'utiliser ses milices comme des combattants de guérilla. Mais les miliciens ont semblé très mal préparés pour faire face à la puissance de feu américaine.

Les corps montrés aux journalistes n'étaient pas vêtus d'uniformes militaires, portaient des sandales. Leurs casques gisant à proximité, étaient en plastique, non en kevlar. Ces combattants semblaient ne partager qu'un seul objet identique, un bérêt noir frappé d'un aigle et d'un écusson standard sur le front.

Non loin, une cachette dans le désert utilisée, selon Hildenbrand, par les soldats de Saddam Hussein, montre la précarité du combattant irakien. Pour se protéger du froid, une couverture poussiéreuse. Pour combattre la faim, un sac en plastique de viande crue. Et oubliée dans la fuite, une photo de deux enfants.

Le camp québécois de la paix ne baisse pas les bras

CLAIRANDRÉE
CAUCHY
LE DEVOIR

La résignation n'a pas eu raison de la mobilisation à Montréal. Pour la deuxième semaine consécutive, plusieurs dizaines de milliers de personnes — 200 000 selon les organisateurs — ont défilé sur le boulevard René-Lévesque samedi pour s'opposer à la guerre.

Le déferlement de bombes et de missiles a exacerbé les notes de colère dans le discours des pacifistes. «M. Bush, vous parlez de Saddam comme d'un tyran sanguinaire. Aujourd'hui, à la face du monde, vous venez de prendre sa place», a crié le chanteur et comédien Dan Bigras avant de livrer une vibrante interprétation du Déserteur de Boris Vian.

Plusieurs slogans étaient scandés en trois langues: le français, l'anglais et l'arabe: en partie par solidarité avec les victimes de la guerre, mais surtout parce que bon nombre de manifestants étaient d'origine arabe. Etudiant à l'université Concordia, l'Irakien Ali Abbas était fier de marcher dans les rues de Montréal: «C'est magnifique de voir que les gens sont aussi conscients, alors que la guerre se déroule si loin». Le jeune homme qui vit au Québec depuis cinq ans s'est insurgé contre la propagande américaine: «J'y étais en 1991, j'ai vu les dommages causés par les fameuses bombes intelligentes», a expliqué l'Irakien, inquiet pour sa famille restée au pays.

Plusieurs en avaient déjà assez de voir la guerre étalée sur toutes les chaînes de télévision: «aux météorologistes à la con qui expliquent les conditions météo dans le Golfe, on ne veut plus voir la face», s'est exclamé Raymond Legault du Collectif Échec à la guerre devant la foule.

Le collectif à l'origine de la manifestation a demandé que le gouvernement canadien condamne «cette agression illégitime, illégale et criminelle» et rapatrie tout l'équipement et le personnel militaire présent dans la région.

Parmi les manifestants, le chef du Bloc québécois, Gilles Duceppe, a signifié en entrevue son intention de faire écho de cette demande à la Chambre des communes, exigeant que le gouvernement Chrétien fasse preuve de «cohérence en rapatriant ses navires présents dans le Golfe ainsi que les soldats qui combattent dans l'armée américaine».

Quelques escarmouches

Pendant que la majorité des manifestants écoutaient les discours devant le Complexe Guy-Favreau, quelques centaines d'activistes se sont attroupés devant le Consulat des États-Unis, un peu plus à l'ouest. Ils ont inactivé les policiers de l'escouade anti-émeute, leur lançant des briques et des boules de neige. Les policiers ont recouru au poivre de Cayenne pour disperser les jeunes manifestants. Deux policiers ont été légèrement blessés et neuf manifestants ont été arrêtés pour attroupement illégal. Certains d'entre eux seront aussi accusés d'entrave au travail des policiers.

Ailleurs au Canada, les manifestations ont attiré moins de pacifistes que la semaine précédente. Les manifestants se chiffraient à 3000 à Québec, 5000 à Ottawa, 3500 à Toronto et 2000 à Halifax. Avec La Presse canadienne

Vive Bush!



PENDANT QU'À Washington plusieurs centaines d'anciens combattants américains de la Deuxième Guerre mondiale, des guerres de Corée et du Vietnam manifestaient pour dénoncer l'intervention militaire de leur pays en Irak, d'autres Américains (notre photo) descendaient aussi par centaines sur Time Square pour exprimer leur appui à la guerre déclenchée par le président George W. Bush.

La rue arabe dénonce la «guerre contre l'islam»

AGENCE FRANCE-PRESSE

Le Caire — Des nouvelles manifestations anti-américaines ont rassemblé plusieurs milliers de personnes hier, en Jordanie et Égypte, et des dirigeants de la région ont exprimé leur solidarité avec le peuple irakien et l'inquiétude de voir le conflit s'enliser.

Comme chaque jour depuis le début, le 20 mars, de la guerre en Irak, plusieurs milliers de personnes ont manifesté en Égypte leur colère contre Washington et Londres.

Les défilés d'hier, essentiellement formés d'étudiants, ont été organisés dans les campus, où les manifestations sont tolérées. Ils étaient 2000 à Kafr el Cheikh (nord), marchant aux cris de «La question n'est pas Saddam, c'est une guerre contre l'islam» ou «Bush, le sang des musulmans n'est pas bon marché», et environ 4000 à l'université d'Ain Chams, au Caire, selon la police, et plusieurs milliers à Mansoura (nord-est).

En Jordanie, environ 3000 étudiants ont manifesté dans l'enceinte de l'université al-Husseïn à Maan, un bastion islamiste du sud, selon des témoins.

Des affrontements avaient opposé vendredi à Maan des manifestants pro-irakiens aux forces de l'ordre.

À Bahrein, siège de la V^e flotte américaine, des heurts ont opposé des policiers à une centaine de jeunes manifestants qui protestaient contre la guer-

re en Irak devant l'ambassade des États-Unis à Manama.

Plusieurs dirigeants ont par ailleurs exprimé leur solidarité avec le peuple irakien, s'inquiétant de l'éventualité d'un conflit plus long que prévu, qui ne ferait qu'alimenter la colère de la rue.

«Lorsque nous avons parlé avec les Américains, ils ont dit que la guerre serait brève, mais ce que je crains, c'est que les opérations militaires traînent en longueur, avec le grand nombre de morts que cela entraînerait», a déclaré le président égyptien Hosni Moubarak.

M. Moubarak a prévenu que «tout cela a des répercussions sur les peuples de la région», dans une allusion aux manifestations.

«Nous sommes de tout cœur avec le peuple irakien en ces instants critiques», a déclaré pour sa part le ministre égyptien des Affaires étrangères, Ahmed Maher.

Il a souligné que le souci principal de l'Égypte est de «protéger le peuple irakien, afin qu'il ne subisse pas ce qu'il subit actuellement», dans une critique voilée des bombardements.

Sous le titre *Mon cœur est avec le peuple irakien*, le rédacteur en chef du journal gouvernemental Al Akhbar, Galal Doueidar, a exprimé son indignation «face aux bombes du monstre américain qui s'abat sur les innocents irakiens». À Amman, le roi Abdallah II a exprimé sa «peine» devant les images télévisées des bombardements en Irak et appelé à «tenter d'arrêter la guerre au plus vite».

Jordanie: où sont les réfugiés irakiens?

CHRISTOPHE AYAD
LIBÉRATION

Rouehed — Le décor est en place, il ne manque plus que les figurants. Les centaines de tentes impeccablement alignées dans le désert jordanien, les humanitaires aux tenues flambant neuves, les journalistes occidentaux avec le keffiyeh réglementaire, tous n'attendent plus que les réfugiés. Mais, depuis le début de la guerre, pas un seul Irakien n'a franchi la frontière jordanienne. Aucun, zéro, personne.

Deux camps distincts ont été installés à Rouehed, en plein désert, à 60 kilomètres de la frontière irakienne. Le premier, vide, est censé accueillir les Irakiens fuyant leur pays. Le second, trois kilomètres plus loin, est destiné aux étrangers quittant l'Irak.

Jusqu'à présent, seul le second a accueilli près de 500 personnes, des Soudanais surtout, quelques Somaliens, des Tchadiens, des Nigériens, des Érythréens et une ou deux familles égyptiennes, partis pour la plupart dès la première nuit de bombardements.

Chenga Makon a attendu le dernier moment pour fuir Bagdad. «Jusqu'à la fin, j'ai cru que c'était du bluff», raconte ce Soudanais installé depuis 1989 en Irak. Après les premières bombes, jeudi matin, j'ai couru à l'ambassade du Soudan et je suis monté dans le bus sans même avoir le temps de passer prendre mon argent au magasin. En 1991, il n'avait pas quitté l'Irak avec les centaines de milliers de travailleurs immigrés. «Je n'ai pas peur des bombardements, mais, cette fois-ci, c'est autre chose. Après la chute de Saddam Hussein,

il va y avoir une guerre civile. Les Irakiens sont armés jusqu'aux dents, ils vont régler leurs comptes.»

Plaine désolée

L'Organisation internationale pour les migrations (OIM) est chargée des rapatriements dans les pays d'origine, généralement dans un délai de deux ou trois jours, quand il n'y a pas de problème. En attendant, Chenga et les 300 hôtes actuels de Rouehed tentent de se réchauffer dans la plaine désolée balayée par le vent et la poussière. Ils traînent d'une tente à l'autre, par petits groupes, accroupis par nationalités autour de flaques boueuses. Ils ressassent les mêmes histoires pour des journalistes désœuvrés et presque aussi nombreux.

L'autre camp, destiné aux Irakiens, reste désespérément vide

malgré les 2000 tentes pouvant accueillir 10 000 personnes. «Nous sommes prêts», explique fièrement Mohamed al-Amoush, responsable de la Société hachémite de charité, chargée de gérer le camp de réfugiés sous la supervision du Haut Commissariat aux réfugiés de l'ONU (HCR). Mais je comprends les Irakiens. A leur place, je resterais dans mon pays pour le défendre. Plus probablement, les Irakiens n'ont aujourd'hui ni les moyens ni l'envie de prendre le risque d'effectuer le voyage de quelque 400 kilomètres entre Bagdad et la frontière, devenus dangereux.

Contrôle strict

À 60 kilomètres à l'est de Rouehed, le poste-frontière de Karameh est complètement désert. «La route est déserte. Tout est cal-

me, il n'y a ni points de contrôle, ni soldats américains ou irakiens», raconte Abdallah Ahmed, un Soudanais. Les autorités jordaniennes ont imposé un contrôle très strict sur toute la zone frontalière, décriée zone militaire. Depuis la prise de H2 et H3, deux aéroports irakiens situés à moins de 100 kilomètres de la frontière jordanienne, le rôle exact des forces américaines présentes dans le royaume et censées ne pas participer à des actions offensives est de plus en plus sujet à caution. Tout près de Rouehed, l'US Army a installé une petite base militaire. Deux chasseurs-bombardiers A-10, chasseurs de chars, ont été aperçus en vol ainsi qu'un gros porteur Hercules, des hélicoptères d'attaque Black Hawk, ou de transport de troupes Chinook et Sikorsky.

Amman expulse

Amman (AFP) — La Jordanie a été hier le premier pays arabe à expulser des diplomates irakiens depuis le déclenchement des hostilités, prenant ainsi le risque de braquer encore plus une opinion publique largement favorable à l'Irak.

Le ministre jordanien des Affaires étrangères Marwan Moasher a tenu à souligner que l'expulsion des diplomates irakiens n'était en aucune façon liée aux exigences manifestées la semaine dernière par Washington.

Selon le ministre «les cinq diplomates expulsés menaient des activités portant atteinte à la sécurité de l'État et en contradiction avec les normes diplomatiques internationales». Il s'est refusé à fournir de plus amples précisions sur ces activités.

LE DEVOIR

CULTURE

Le FIFA dévoile ses lauréats

LE DEVOIR

Le Festival international du film sur l'art a mis hier le point final à sa 21^e édition lors de sa cérémonie de clôture qui a notamment récompensé le cinéaste canadien Yosif Feyginberg. Celui-ci s'est vu décerner le Grand Prix pour *Glenn Gould: the Russian Journey*.

L'Australien Paul Cox a pour sa part mis la main sur le Prix du jury pour *The Diaries of Vaslav Nijinsky*. Du côté de la création, c'est le Belge Wim Vandekeybus qui a remporté les honneurs avec *In Spite of Wishing and Wanting*.

Le Prix de la meilleure œuvre canadienne a récompensé Werner Volkmer pour son portrait du sculpteur Robert Roussil, *Roussil ou le curieux destin d'un anarchiste impénitent*.

L'Américain Avon Kirkland et le Russe Andrey Osipov se sont partagé le Prix du meilleur portrait: le premier pour *Ralph Ellison: An American Journey*, le second pour *Hunting Down an Angel or Four Passions of the Soothsayer Poet*.

Le Prix du meilleur reportage est allé à Saskia van Schaik des Pays-Bas alors que le Prix du meilleur film éducatif a été attribué à Alexander Krivonos de Russie. Finalement, le Prix de meilleur essai a récompensé le travail du britannique Randall Wright.

Plus de 28 000 personnes ont participé à cette édition, soit 8000 de plus que l'année dernière. Le FIFA sera de retour l'an prochain du 11 au 21 mars, après des escales au Fresnoy (France), à Washington et à New York.

Le juif shakespearien

SHYLOCK

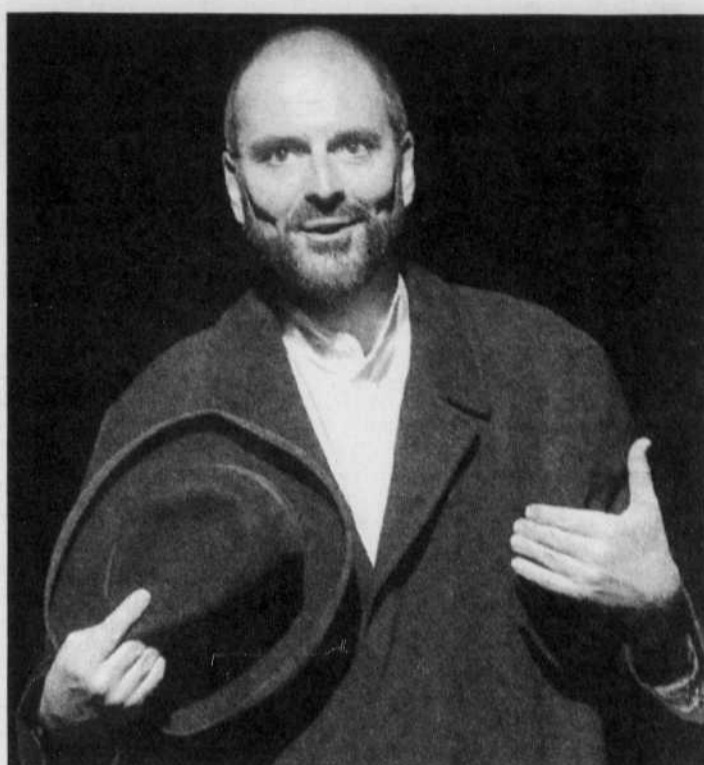
Texte et interprétation: Gareth Armstrong. Mise en scène: Frank Barrie. Musique: Simon Slater. Au Centre des arts Saldye Bronfman jusqu'au 6 avril.

SOPHIE POULIOT

Shylock, le personnage élaboré par Shakespeare évoluant dans la pièce *Le Marchand de Venise*, est sans doute la caricature de l'homme juif la plus connue. L'acteur britannique Gareth Armstrong, après avoir campé le rôle de cet usurier retors, mesquin et amoureux de l'argent, a entamé des recherches sur les différentes perceptions qu'ont eues du peuple juif les siècles précédents. Résultat: en un peu moins de quatre ans, son spectacle a fait le tour du monde.

Armstrong fait de Tubal, l'ami de Shylock, un riche juif ayant droit à huit répliques dans la pièce de Shakespeare, le narrateur du spectacle. L'humour fin qu'il déploie afin de démontrer au spectateur toute l'importance de ses huit répliques, ainsi que, plus sérieusement, pour discerner sur les différents acteurs qui se sont illustrés dans le rôle de Shylock au cours des siècles et sur les diverses injustices dont furent victimes les adeptes du judaïsme depuis l'Empire romain rend le tout intéressant tant au point de vue du fond que de la forme. Il faut dire que cet acteur, qui a déjà été membre de la Royal Shakespeare Company, possède une présence, une voix et un talent de raconteur peu communs.

Au cours de ses recherches, Armstrong a découvert que *Le Marchand de Venise* était en fait inspiré d'un conte italien du XIV^e siècle. Il a aussi appris que le peuple juif n'en était pas, à l'époque hitlérienne, à ses pre-



LYDIA PAWELAK

Au cours de ses recherches, Armstrong a découvert que *Le Marchand de Venise* était en fait inspiré d'un conte italien.

mières persécutions. Le port obligatoire de l'étoile jaune remonte à l'Empire romain. En Angleterre, après plusieurs tentatives d'élimination des Juifs, Edouard premier, au XIII^e siècle, aurait trouvé une solution définitive: l'exil forcé. Cette idée aurait été reprise par plusieurs nations européennes, si bien que le peuple d'Abraham se serait vu contraint d'accepter le ghetto (c'est d'ailleurs à ce moment que le mot ghetto serait apparu) gardé par des soldats que Venise mettait à sa disposition. Ce n'est donc pas par hasard que Shakespeare a situé l'action de sa pièce à Venise.

Le spectacle de Gareth Armstrong — qui lui-même n'est pas

juif, contrairement à ce que l'on pourrait croire — se compose donc de faits historiques, d'extraits du *Marchand de Venise* où l'acteur interprète tous les personnages ainsi que d'explications variées quant à ce que peut représenter le personnage de Shylock. Armstrong ira même d'une interprétation psychanalytique de ce personnage qui réclame de son débiteur une livre de sa chair. L'acteur et auteur est actuellement en train de travailler à la préparation d'un spectacle du même type inspiré cette fois du personnage de Prospero de la pièce *La Tempête*. Espérons qu'il sera aussi fin, captivant et qu'il connaîtra le même succès que *Shylock*.

DANSE

Le breakdance fait éclater ses formes

METABOLISM

Chorégraphie de Victor Quijada. À Tangente, du 20 au 23 mars.

FRÉDÉRIQUE DOYON

La première édition du Mois des Arts urbains se poursuit avec le spectacle *Metabolism* du Rubberbandance Group de Victor Quijada. Avec une première partie plus près de la forme originale du breakdance, mais construite de manière originale, et une seconde partie où domine le travail de groupe et la reformulation de la danse hip hop, la soirée à Tangente réveille les ardeurs printanières.

Tangente consacre ainsi une soirée complète au jeune danseur et chorégraphe Victor Quijada, ex-membre des Grands Ballets canadiens, mais breaker dans l'âme, dont le langage hybride est au carrefour de la danse urbaine, du ballet classique et du contemporain. *Metabolism* a le mérite d'être plus achevé et d'offrir de plus nombreux moments de pure danse que son spectacle de l'automne dernier où M. Quijada se (com)plaisait à expliquer la gestation de son spectacle.

Encore cette fois, il y a cette insistance sur la raison d'être du Rubberbandance Group: le plaisir de danser qu'il s'agisse de break, de classique ou d'une danse mixte, plus personnelle. Mais présentées cette fois sur bande vidéo et insérées de façon plus judicieuse à l'ensemble de la pièce, ces interventions, bien qu'un peu répétitives, parviennent à transmettre la synergie merveilleuse qui semble lier ce groupe de breakers nouveau genre, heureux de découvrir que le breakdance, déjà libre (freestyle), peut l'être encore davantage en la nourrissant d'autres influences.

On entre dans la salle de Tangente par l'arrière-scène, le public se retrouvant plongé dans une ambiance de club: boule disco, lumières tamisées, musique entraînante. Déjà, on est à moitié conquis. Un premier segment de breakdance au milieu de la foule confirme l'enthousiasme. Puis, après une brève obscurité, la lumière surgit à l'opposé de la scène, sur un podium: la seule jeune femme du groupe s'adonne alors à un fragment de danse classique, légèrement déconstruite pour rappeler ses influences urbaines.

On revient ensuite au centre du cercle pour un autre segment hip hop. Cette fois, l'habituelle confrontation se déroule sur un mode amical entre un homme et femme, sur un air... d'opéra. Le dernier segment fait place à M. Quijada lui-même dans un touchant solo où il semble incarner le combat — ou la réflexion intense — qui se déroule dans sa tête. Cette première partie, savoureuse, appelle une dynamique constamment renouvelée: changement de lieu de l'action, de direction du regard.

Tandis qu'on revient à une scène plus traditionnelle dans la seconde partie de *Metabolism*, la gestuelle se fait inversement plus audacieuse. On assiste carrément à des duos, trios et quatuors de danse à mi-chemin entre le break et le contemporain, comme si les mouvements de transition auxquels on porte habituellement peu attention dans le hip hop, devenaient soudain le noyau dur de la danse: pieds ballants, curieuses arabesques, corps en déséquilibre, acrobaties minutieuses, décomposées et ralenties. Bref, les règles du breakdance volent en éclats pour céder la place à une autre forme de danse, moins tape-à-l'œil, plus intériorisée, et exprimant pourtant ce qui est au cœur du hip hop: la cohésion du groupe.

CONCERTS CLASSIQUES

Aboutissements, ratages et attentes

RIEN À VOIR (13)

John Oswald: *aparanthesi A* (2002-03); François Bayle: *Tremblement de terre très doux* (1978); Er Polen: *TRANSE. SEPTem.* [Machina Mundi in Septem Saeculum] (1995); Andrew Lewis: *Cân* (1997); Stéphane Roy: *Masques et parades* (2002). *Secousses urbaines* (2003). Diffusion: John Oswald (*aparanthesi A*) et Stéphane Roy. Salle Beverly Rolfe-Johnson du Musée d'art contemporain de Montréal, le 22 mars 2003.

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Le concert commence par une sorte de magnifique raga pour l'orage du soir. Voilà comment on pourrait le mieux qualifier ces trente minutes d'*aparanthesi A*, de John Oswald. Une «note» de piano manipulée dans tous les registres, de l'extrême grave au suraigu en constitue la toile de fond. Sur ce drone (faux-bourdon), varié dans son émission et son traitement comme dans ses prolongations mobiles dans l'espace, se dessinent un orage, un vrai. La pluie tombe et s'égoutte, la turbulence passe. Au ruissellement s'ajoute l'accompagnement de timides oiseaux et d'une symphonie de grillons, du murmure du ruisseau. La nuit tombe, la musique s'efface lentement, on quitte la réalité pour le rêve.

Une indescriptible poésie émane de cette simplicité finement ouvragée, d'une inspiration raffinée et sensible. Oswald, refusant la simplicité et la complaisance, allie le travail atmosphérique et l'intériorité du partage d'une expérience intime.

Le *Tremblement de terre très doux*, de François Bayle, est un classique. Plus de vingt ans après sa conception, l'œuvre se montre toujours aussi solide. Le typification du matériau fait penser aujourd'hui à des zones thématiques d'exposition, de variations, de développements et même de superposition finale des matériaux.

La diffusion qu'en fait Stéphane Roy met l'accent à la fois sur la structure et sur la vibration significative qu'entretiennent les divers éléments. Même si on entend des sonorités d'avant le numérique,

l'art de leur utilisation reste d'une provocante actualité.

Après ces deux longues pièces, la facilité de la piécette d'Er Polen n'est bonne qu'à illustrer certaines scènes de films d'épouvantes de série B. Quant à Andrew Lewis, son *Cân* montre la soumission à la machine; tout ce qu'on a entendu là pourrait être réalisé — et bien mieux! — par un orchestre et quelques solistes. On nage ici dans le domaine de la régression, là où l'effet à la mode prend le pas sur le fond.

Suivaient deux longues créations de Stéphane Roy. *Masques et parades* apporte quelques impressions stimulantes et ne suscite jamais l'ennui. Pourtant, le résultat fait plus penser à de l'admiration devant la maîtrise technique qu'au travail d'un investigateur curieux fier de ses trouvailles. Cela va aussi marquer sa seconde pièce, *Secousses urbaines*.

Ici, les influences du maître, en l'occurrence Francis Dhomont, se font plus que sentir. Le ton conte d'enfants fait penser à des citations gauches des chefs-d'œuvre de Dhomont en ce genre; si ce dernier arrive à transcender le texte parlé qu'il incorpore à son alchimie musicale pour créer une autre moelle, Roy n'a pas trouvé encore le moyen d'apporter autre chose que de l'ornementation un peu vaine.

Les poèmes retenus de Du Bellay et Baudelaire sont riches en références que le compositeur évacue sans oser la transcendance ni l'ancrage. Les textes écrasent alors la musique même s'il y a fulgurances qui demandent à servir d'appuis solides. On reste sur le sentiment d'un collage un peu à la va-vite, aux intuitions pas complètement digérées. Puisse Roy puisse trouver le temps pour retravailler cela pour qu'on partage mieux les fruits du mûrissement.

Un petit mot sur l'emballage: les éclairages. Il y a bien à voir dans ce *Rien à voir*. Parfois cela apporte une dimension de profondeur abstraite. Trop souvent, on ressent de la gêne devant cette gratuité qui détourne l'attention. Voudrait-on pallier le vide acoustique par l'épate optique. Serait-ce la voie choisie par le «cinéma pour l'oreille»? On reste dubitatif avant que les créateurs se décident soit à une intégration véritable, soit à réinventer la pureté.

Mixmaniaque un jour...

BERNARD LAMARCHE LE DEVOIR

«C'était le fin. C'était super le fin». Là, c'est Gabou, onze ans, presque douze, qui parle. Elle qui nous avait dit que peu importe ce qui se produirait hier soir au Centre Bell, avec le concert des formations issues de Mixmania, soit Aucun Regret et Défense Urbaine, ça serait bon. En sortant de l'amphithéâtre, Gabou n'en démordait pas. Son premier concert d'aréna, celui de ses idoles du moment, allait être pour elle plus que mémorable.

Bon, Gabou n'a pas tiqué sur les quelques micros mal calibrés dans des chœurs où certaines voix sortaient plus fort que les autres, n'a pas été dérangée par quelques brins de chorégraphie rendus avec un léger manque de conviction, ni par le son qui a pris un petit moment à se placer. Peu importe, avait-elle dit. De toutes manières, ce n'est que du détail. Rien pour gâcher une soirée.

Il faut dire qu'au royaume de la pop léchée, ciblée pour les ados, et de la chorégraphie (un peu) prévisible, les huit gars et filles de Mixmania se défendent fort bien. Avant même les premières secondes de *Toucher le ciel*, le nouvel hymne de la jeunesse québécoise, les 12 000 mixmaniaques et leurs parents étaient debout pour accueillir ceux qui

avaient été choisis par 950 000 internautes. Finalement, Mixmania n'a peut-être pas vendu plus de disque au Canada que U2 ou Shania Twain (c'est ce que notre hôte a dit, au tout début), pour rien.

À l'animation, Guy Jodoin, l'ancien de *Télé-Pirate*, a fait un travail impeccable. La mise en scène de Mouffe (rien de moins) manquait un brin de rythme (trop de coupures et d'animations), mais pour un spectacle rendu par des jeunes qui, il y a à peine un an, ne connaissaient rien au show bizz, l'anicroche était légère. Grand moment de consternation, les sœurs Mc Greggers, de Colombie-Britannique, qui n'ont certainement pas quinze ans, sont venues faire leur tour de chant et de violon (*dance* sur fond de violon vaguement celtique). Pour refroidir une salle, rien de mieux. Digne des Talents Catelli, les deux sœurs ont fait passer Aucun Regret et Défense Urbaine pour des vieux pros.

Après le *Tout va changer* de Michel Fugain transformé en karaoké géant et présenté comme message d'espoir, après l'entracte, après l'apparition de Luck Mervil, le Centre Bell était transporté dans le firmament des jeunes stars préfabriquées. Et ça a fini comme ça avait commencé. En touchant le ciel. Le phénomène de société a tout pour durer.

À l'occasion de la JOURNÉE MONDIALE DU THÉÂTRE

le Conseil québécois du théâtre

vous invite à une lecture publique d'extraits d'œuvres de deux dramaturges québécois, Marie-Ève Gagnon et Yvan Bienvenue

à la Librairie Gallimard 3700, rue Saint-Laurent le jeudi 27 mars à 17 heures

Le Message international de la Journée Mondiale du Théâtre sera lu par la comédienne MARCELA PIZARRO

Consultez les sites suivants pour plus d'informations : www.cqt.ca ou www.gallimardmontreal.com Pour renseignements : (514) 499-2012, (514) 954-0270

Patrimoine canadien Canadian Heritage Gallimard cqt LE DEVOIR

LE RENDEZ-VOUS DE FIN DE SOIRÉE

Regardez - LE GRAND BLOND

Suzanne Lévesque reçoit : le comédien Pierre Labeau, le pianiste Alain Lefèvre et la chanteuse Arianne Moffatt.

Ce soir 22 h 30

P TVA LE MEILLEUR DE LA TÉLÉ